

naltérablement dans les saines traditions de probité et de fermeté qui semblent avoir été le programme de sa vie.

Il eut affaire à deux gouvernements de compositions radicalement différentes. Et, pourtant, aucun des ministres du premier ou du second de ces gouvernements n'a pu, en public ou privément, trouver quoique ce soit à lui reprocher.

D'un autre côté, M. Berger a conservé un bon souvenir de tous. Nous l'avons souvent entendu causer de cette époque et nous rappellerons tout particulièrement ce fait : parlant de l'honorable M. Nantel que des politiciens voulurent représenter jouant un rôle louche en rapport avec ces travaux du palais de justice, le distingué vétéran déclarait que c'était de ce ministre qu'il conservait le meilleur souvenir, tant pour l'intelligence et le sens politique déployés que pour la parfaite probité qui avait marqué la plus petite comme la plus grande des transactions passées entre eux deux.

Tant d'affaires et de préoccupations n'empêchèrent pas un jour M. Berger d'acquiescer à la requête des électeurs du quartier St-Louis, d'aller les représenter au conseil municipal. Il fit deux termes, succédant d'abord à M. Alfred Brunet, puis élu par acclamation.

Son passage à l'hôtel-de-ville fut fécond, à la fois pour le quartier et pour Montréal. Il mit au service de ses collègues sa vaste expérience d'entrepreneur et d'homme d'affaires.

Il serait allé au parlement s'il l'eut voulu, mais il s'y refusa toujours. Cela ne l'empêcha pas cependant de se tenir constamment au service de son parti. Ses amis politiques le trouvèrent toujours prêt à les laisser disposer de son activité et de

sa bourse. Il fut longtemps l'organisateur reconnu d'une large partie de ce district, spécialement dans la ville.

On se raconte encore ses prouesses pour le triomphe de son parti, et dans le malheur comme dans la prospérité les libéraux le trouvèrent également dévoué.

M. Berger est de la véritable école libérale, de celle qui ne transige pas et justifie son titre. Il fut de l'Institut Canadien et lors de l'affaire Guibord il resta lui-même, ne cédant pas d'un pouce parce qu'il était convaincu que les droits du citoyen étaient lésés. Cette attitude lui gagna encore plus l'estime de ses concitoyens, loin de lui naire.

Il a eu la confiance de nos hommes les plus marquants dans les deux partis, et sa discrétion est devenue depuis longtemps proverbiale. Son esprit d'observation, son opiniâtreté à se bien rendre compte de tout, et sa vraie intelligence naturelle ont supplié au peu d'instruction qu'on lui fit donner dans son enfance.

Deux fois il est allé à Paris ; il a parcouru l'Europe en touriste qui sait regarder et apprécier, et il en a rapporté des souvenirs précieux.

Il est grand ami des journalistes, et bien des éditeurs de journaux de principes qui lui plaisent ont trouvé dans lui un protecteur désintéressé et généreux.

A Boucherville, il exerce l'hospitalité dans un manoir dont beaucoup de nous connaissent le chemin. C'est là qu'il aime à revivre dans le passé.

Chaque jour il se rend à son bureau de Montréal, d'où il gère des immeubles sans nombre et règle une foule de transactions.

Cela l'empêche de souffrir de ce que les grands industriels retirés appellent "la nostalgie des affaires."